

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No 323.

NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 15 AVRIL 1895

Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans  
Bureau: No 323 rue de Chartres.  
Entre Oculi et Bienville.

NEW ORLEANS PUBLISHING  
CO., LIMITED.

Printed at the Post Office at New Orleans, La.  
at Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS  
LUNDI, 15 AVRIL 1895.

PREMIER DE L'ABONNEMENT.

EDITION QUOTIDIENNE  
Un an.....\$12 00  
Six mois..... 6 00  
Trois mois..... 3 00  
Un mois..... 1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec  
les porteurs.

EDITION HEBDOMADAIRE  
Un an.....\$3 00  
Six mois..... 1 50  
Trois mois..... 1 00  
Un mois..... 0 75

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

LE SECRET

-D'UNE-

TOMBE.

-PAR-

EMILE RIOHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

QUATRIEME PARTIE.

LA JOLIE DENTELLIÈRE.

(Suite.)

Des bras robustes maniaient les

rames, la barque filait comme un

trait sur le lac. Mais en vue des

rochers qui semblaient barrer le

passage, les rameurs s'arrêtèrent

effrayés.

Alors Lucien et Prosper saisirent

les avirons, et sans dévier du

chemin qu'ils avaient précédemment

suivi, ils passèrent, au grand

ébahissement des montagnards.

Dix minutes après, la barque

pénétrait tranquillement dans la

caverna.

On alluma deux torches et quand

on ne fut plus qu'à une faible

distance de la chute d'eau, qui,

lancant d'une hauteur d'environ

trois mètres, on put juger que la

caverne devait avoir près de trois

mètres de profondeur.

Ce tron, duquel l'eau jaillissait,

attirait l'attention des jeunes gens,

et ils pensaient tous deux que s'ils

avaient quelque chose à découvrir,

il leur fallait entrer par cette

porte ouverte devant eux, laquelle

devait donner accès à une route

souterraine.

On avança, à trois ou quatre

mètres de la chute d'eau, un en-

trebâtement d'un énorme trou béant,

qui semblait donner accès à une

grotte. Mais à trois mètres du

bord, on voyait une roche plate,

qui semblait avoir été placée là

comme la marche d'un

peron, la barque échoua sur un

fond de cailloux mêlés de sable.

Pour gagner la pierre, dit un

montagnard, nous n'aurons pas de

l'eau jusqu'au genou.

C'est vrai, répondit Lucien,

mais nous pouvons nous servir de

l'échelle comme de pont.

Pas la peine, dit un autre

montagnard, venez, monsieur, je

vais vous prendre sur mes

épaules.

Les trois hommes étaient chargés

de bottes à haute tige; ils en-

trèrent dans l'eau, et pendant que

l'un tirait encore sur le sable la

barque qui, déchargée, se remet-

tait à flotter, les deux autres dé-

posaient les jeunes gens sur la

pièce, laquelle semblait être, en

effet, le premier degré d'un esca-

lier à marches inégalement sépa-

rées.

Sans même avoir besoin de l'é-

chelle, et s'aidant seulement des

appuis des rochers Lucien et

Prosper arrivèrent au trou qui

s'ouvrait dans la montagne;

ils y entrèrent résolument. O'é-

tait bien, comme ils l'avaient sup-

posé, une route souterraine, ro-

cailleuse et montante, au milieu

de laquelle l'eau coulait en cascade

dans une ravine qu'elle avait pa-

tiemment et longuement creusée.

Après avoir fait une vingtaine

de pas à l'intérieur, sous une voû-

te peu élevée, les ingénieurs revin-

rent à l'entrée et aperçurent leurs

compagnons.

Ceux-ci commencent par leur

passer l'échelle, puis, à l'aide d'u-

ne corde, les torches de résine, les

quills et le panier de provisions

qu'ils leur rejoignent.

La petite caravane se mit en

marche.

Nous ne parlerons pas des ob-

stacles que l'on rencontra d'abord

et des coups de pioche qui furent

portés à des quartiers de roches;

on n'avait pas à se servir de l'é-

chelle; mais la montée était ex-

trêmement fatigante et l'air com-

mençait à se raréfier.

Les ingénieurs devenaient in-

quiets, lorsque, soudain, ils respi-

rèrent plus facilement. Evidem-

ment, des bouffées d'air leur arri-

vaient par quelque fente ou fissure

de la montagne.

—En avant, mes amis! cria Lu-

cien. Et lui en tête, portant sa tor-

che, ils avancèrent.

Bientôt la voie s'éclaircit. Les

murailles entre lesquelles ils mar-

chaient étaient formées d'un ma-

trier, d'albâtre; des veines métal-

liques révélèrent aux deux ingé-

nieurs la présence de filons, qui

pourraient enrichir les industriels

assez hardis pour les exploiter.

La galerie s'éclaircit encore. A

présent, l'air ne manquait plus.

Ils se trouvaient au milieu d'une

collonnade, longue et irrégulière,

de stalactites descendant d'une

voûte haute comme celle d'une

église; aux stalactites succédaient

des stalagmites, qui s'élan-

çaient du sol comme des pyrami-

des terminées en flèches aiguës.

A la leur des torches, des blocs

d'antracite, de carbonate, ja-

lotaient des reflets scintillants.

Par endroits, les pierres amon-

celées roulaient sous leurs pieds;

un peu plus loin, ils marchaient

sur des dalles tellement lisses

qu'à chaque pas ils risquaient de

tomber.

Lucien et Prosper échangeaient

leurs observations, alors des échos

multipliés produisaient l'illusion

de voix nombreuses.

Ils arrivèrent à une espèce de

plaine, dressée à et là, ressem-

blant à des géants tenant solen-

nnellement leurs assises; la voûte

présentait des arceaux qui do-

naient à ce lieu un aspect d'archi-

tecture gothique.

Nos hardis compagnons allaient

toujours en avant.

N'étaient-ils pas un peu dans

leur élément, messieurs les ingé-

nieurs des mines? Mais, plus en

core que son ami, Lucien mettait

de l'acharnement à gravir la pente

souterraine.

Depuis qu'ils avaient pénétré

dans les entrailles de la montagne,

par cette route qui ne devait rien

à la main des hommes, et heureu-

samment aérée par de larges fentes

entre les rochers, faisant l'office

de bouches d'air, les deux amis

enlendaient qu'ils devaient se trou-

ver à environ six cents ou sept

cents mètres au-dessus du niveau

du sol. Le présent, la fatigue se fai-

sait à présent sentir et l'on avait

fait, en bien, on allait manger

et, au même temps, se reposer

pendant une heure.

On trouva facilement un endroit

commode où l'on s'arrêta.

Les torches furent placées entre

des pierres et les cinq hommes s'as-

sirent autour du panier aux pro-

visions de bouche. Outre les

viandes froides, il y avait dans

le panier du vin et de l'eau-  
de-vie. D'ailleurs, l'eau du mis-

seau était excellente; nos explo-

rateurs en avaient déjà plu-

sieurs fois pour se désaltérer, et

n'avait à lui reprocher que d'être

glacée.

Lucien et Prosper analysaient

leurs impressions, s'étonnant que

le souterrain dans lequel ils se

trouvaient fût encore inconnu, et,

comme s'ils eussent été dans leur

chambre d'étude, ils préparèrent

le plan du rapport qu'ils auraient

à écrire sur leur curieuse décou-

verte.

Le repas terminé, on se trouva

assez reposé et on se remit en

marche.

Bientôt ils s'arrêtèrent au bord

d'une espèce de vasque pleine

d'eau où formillait tout un mon-

de d'êtres animés, insectes, lézards

et autres petits reptiles d'une

forme étrange. Les bords de ce

lac minuscule étaient tapissés de

mousse et de petites plantes aux

vagues silhouettes de pierres den-

telées, laissées debout après une

commotion antédiluvienne du

globe.

Ils passèrent. Bientôt ils re-

marquèrent qu'ils marchaient sur

des dalles polies par le travail

des eaux; quelques débris végé-

taux, laissés sur les côtés, leur

permièrent de supposer qu'ils

étaient sur le lit d'un torrent dont

le cours avait été détourné à une

époque relativement récente.

En effet, leur donnant raison, le

bruit d'un cours d'eau roulant à

flots précipités, appela leur atten-

tion; ils tentèrent d'y arriver,

mais des obstacles insurmontables

les obligèrent de revenir sur leurs

pas.

Reprenant leur route, ils avan-

cèrent encore.

Mais bientôt Lucien, qui mar-

chait toujours en avant, s'éclaircit

avec sa torche, s'arrêta brusque-

ment, en poussant un cri rauque.

—Qu'est-ce que ça a-t-il? deman-

da Prosper effrayé.

—Regarde! répondit Lucien.

De la main, il montrait la chose

devant laquelle il s'était arrêté.

—Mais c'est un cadavre! s'écria

Prosper.

—Non, dit Lucien, ce n'est plus

qu'un squelette.

XVIII.

LE SQUELETTE.

A la lumière des torches, les

deux ingénieurs reconnurent un

squelette d'homme. Ils ne pou-

vaient se tromper de sexe, le

squelette ayant encore sur lui sa

ceinture courte de gros drap, ou-

verte au-dessus des gêtres de cuir,

ses souliers à fortes semelles fer-

rées à sa veste ronde également

de gros drap; mais le vêtement,

converti de moussures, pourri, en

lambaux, se décollait, tombant

en morceaux rien qu'en le

touchant.

Sous l'action du temps, les chairs

s'étaient peu à peu desséchées, de

même que la peau, maintenant col-

lée sur les os, s'était fanée; des

cheveux étaient encore adhérents

au crâne, et le visage momifié

avait conservé sa barbe en collier.

Comment, avait d'être à l'état

de squelette, le cadavre n'était-il

pas entré en décomposition et

tombé en pourriture? Il y avait

là un phénomène que les deux jeu-

nes gens ne s'expliquaient pas.

Ils ne s'expliquaient pas davan-

tage comment ce squelette pou-

vait se trouver là, comme serré

entre deux quartiers de roche.

Evidemment, ce n'était pas par le

même chemin qu'eux que le mal-

heureux était entré dans la voie

souterraine, dont, bien certaine-

ment, nul avant eux n'avait soup-

çonné l'existence.

Mais, enfin, comment ce sque-

lette d'homme était-il là?

Lucien, la main sur son front,

réfléchissait.

—Mon cher Prosper, dit-il, je

crois avoir deviné. Tout indique

que ce n'est pas à cette place que

l'homme est mort; son cadavre

est venu de loin, entraîné par le